

rappeler ne donnait pas une bonne direction pour lever la difficulté. Il trouvait les langues pauvres, et il aurait voulu un mot distinct pour chaque modification d'idée, comme, par exemple, aimer peu, aimer beaucoup, aimer passionnément, etc. C'est le contraire qu'il fallait désirer. Les adjectifs et les adverbes sont excellents pour exprimer les modifications des substantifs ou des verbes, et ils ont l'avantage de s'adapter à tous. Leur rôle est celui de nos noms spécifiques pour les modifications de formes dans les genres. Une langue faite par des personnes instruites, comparée à celles qui existent ou ont existé, aurait moins de mots, et chaque mot aurait un sens plus précis.

Le langage botanique de Linné en est une preuve ; aussi ai-je hâte d'expliquer en quoi il me paraît admirable.

§ 2. — DU STYLE DE LINNÉ, CONSIDÉRÉ COMME MODÈLE DU LATIN
EN HISTOIRE NATURELLE.

Le mérite de Linné, en tant qu'écrivain, a été de classer toujours ses idées d'une manière régulière, facile à comprendre, et d'en exposer les détails avec une parfaite lucidité, au moyen de peu de mots, choisis dans la bonne latinité ; mais auxquels il attribuait une seule signification, au lieu des sens multiples si fréquents chez les anciens.

Pour juger convenablement de ces qualités, il faut lire trois catégories différentes de ses ouvrages : 1^o le traité qu'il a intitulé *Philosophia botanica* ; 2^o le *Species plantarum*, pour les descriptions ; 3^o les thèses qu'il com-

posait au nom de ses élèves et qu'on a réunies sous le titre de *Amœnitates academicæ*, en dix vol. in-8°. Dans ces trois catégories d'ouvrages, le style est plus ou moins bref, en raison des sujets et du public auquel l'auteur s'adressait dans chaque circonstance ; mais on remarque une régularité soutenue, qui atteste la fermeté d'un écrivain supérieur.

Le *Philosophia* se compose d'une suite de définitions et de prescriptions. Celles-ci sont appuyées ordinairement sur des exemples, rarement sur des motifs. Linné se posait en professeur autoritaire, on peut même dire en législateur. De là un style singulier, très bref, très clair, coupé en phrases courtes, et les phrases classées sous des paragraphes et des articles, avec références des uns aux autres. Jamais en botanique on avait donné autant de choses en peu de mots. Les ordres du maître ressemblent quelquefois, pour la forme, aux fragments qu'on a conservés de la loi des XII Tables :

LINNÉ.

N. 328. « Descriptio ordinem nascendi sequatur. »

N. 243. « Nomen genericum dignum, alio licet aptiore, permutare non licet. »

LES XII TABLES.

« Pater filium sibi natum monstruosum vel prodigiosum statim necat. »

» Si noctu furtum fiat, furem autem aliquis reciderit, impune esto. »

Ce n'est pas que Linné eût étudié le droit. Il n'avait peut-être jamais ouvert les *Pandectes*. Son style, dans cette sorte de rédaction, est un trait de caractère, et un trait auquel nous autres modernes ne pourrions pas nous soumettre, car selon nos idées la *philosophie* d'une science doit reposer sur des discussions et déductions. Les professeurs eux-mêmes n'usent plus de l'argument d'autorité.

Quant au style purement descriptif, pour bien com-

prendre la réforme opérée par Linné, il faut mettre en parallèle une même espèce décrite avant lui et par lui. Je citerai, par exemple, le *Justicia nasuta*, L. Sp. pl. éd. 1, p. 16, que Rheede Malab. 9, p. 135, avait décrit, conformément aux usages de son temps, de la manière suivante :

« Stamina habent duo albicantia, orificio superiori colli inserta, rubro-fuscis apicibus (1) dotata ; cum iis stylus albicans superne bicuspidatus ex calycis orificio emergit ; qui parvus, viridi-fuscus, sublaxus, quinquefolius, in quo, etc. »

Linné commence par retrancher les caractères de la classe (Diandria) qu'il a soin de ne pas répéter à chaque espèce ; ensuite il dit simplement :

« Calyces minimi. Corollæ tubus filiformis, longus. Limbi labium superius lineare, angustum, brevius, reflexum ; labium inferius æquale, trifidum. Stamina extra fauces prominentia. Stylus capillaris, persistens. »

Quelle différence pour l'ordre et la clarté ! Le défaut qui subsiste encore est un mélange des caractères génériques et spécifiques, provenant de ce que Linné n'avait pas fondu en un seul ouvrage son *Species* et son *Genera*. Quand on sépare les deux ordres de caractères, la brièveté ressort comme les autres qualités.

En comparant les premiers ouvrages de Linné, on voit de quelle manière il a rompu avec chacune des anciennes habitudes de description, qui étaient celles de ses maîtres ou protecteurs Boerhaave (2), Dillenius (3), etc.

(1) Apex était l'ancien nom des anthères.

(2) Boerhaave, *Hist. plant.*, 1727, pars 1, p. 99, donne la description du Carvi dans l'ordre suivant : « *Caulis nodosus, ramosus*, etc. *Semina angusta*, etc. ; *radix longa, crassa*, etc. Ainsi, absence d'ordre raisonné et mauvaise ponctuation.

(3) Dillenius, *Hort. Elth.*, 1732, 1^{er} vol., p. 40, disait : « *Sunt nempe*

comme de tout le monde. Cela s'est fait en deux fois.

Dans le *Flora lapponica*, publié en 1737, Linné suivait l'ordre qu'il a proposé pour l'énumération des caractères, mais il mêlait encore des verbes avec les substantifs et les adjectifs : « Folia e radice *exsurgunt*. Costa seu nervus longitudinem folii *pertransit*, etc. etc. » (p. 199). Au contraire, dans les dissertations de 1743 sur le *Betula* et de 1744 sur le *Peloria*, les verbes ont disparu complètement ou presque complètement (*Amæn. acad.* I, p. 7, 56). En 1751, il donne dans son *Philosophia botanica*, n. 327-330, des modèles de descriptions, qui devraient servir à quelques botanistes de notre époque oublieux des progrès faits depuis cent ans.

Ordre régulier et naturel des organes, — une phrase pour chaque organe — et point de verbes, — telles sont les trois innovations qui ont régularisé, abrégé et rendu aisément comparables les descriptions d'espèces, dans les deux règnes. Après la nomenclature binominale, ces perfectionnements de rédaction sont peut-être le plus grand service que Linné ait rendu aux sciences naturelles.

L'excellence de son style dans les rédactions d'une nature moins spéciale est facile à apprécier par les dissertations des *Amœnitates academicæ*. En laissant de côté celles des volumes IX et X, qui ne sont pas exclusivement de lui, on peut dire que toutes sont intéressantes au point de vue littéraire, bien que leur nombre s'élève à 171, et qu'elles aient été composées à des âges très différents de l'auteur, de 1743 à 1776, deux années avant sa mort. Il faut remarquer la con-

folia, quæ ramulos intercedunt, etc..... Folia tangenti aspera, ut dictum, sentiuntur. » — Depuis Linné on dit, ou plutôt on doit dire : « *Folia aspera.* »

struction générale de ces opuscules et ensuite les détails du style.

L'ensemble est annoncé au début; les articles suivent dans leur ordre; et quelque résumé, ordinairement bref, sert de conclusion.

Le début n'a guère que trois formes. Ordinairement Linné met dans la bouche du récipiendaire une déclaration de l'existence de Dieu, de ses bontés infinies pour l'homme et de la perfection de tout ce qui existe. Manière commode de limiter le sujet, car à quoi servirait de chercher des causes? il n'y en a qu'une. Et pourquoi discuter sur certaines conséquences? elles sont toutes bonnes. C'est un moyen simple, qui cadrerait avec les idées du temps et avec l'opinion extraordinaire que Linné se faisait de lui-même. Dans son *journal* (1) il s'exprime ainsi sur son compte : « Dieu l'a conduit de sa propre main toute-puissante... Il lui a permis de visiter ses appartements les plus secrets.... de voir plus de la création qu'aucun mortel avant lui ». Evidemment Linné se croyait qualifié, d'une manière exceptionnelle, pour affirmer les intentions de la Divinité. Il prononçait sur ces intentions — chacun n'avait qu'à se soumettre.

Une autre manière, plus modeste, d'introduire son sujet était de parler de l'immensité des sciences et de la difficulté où il était de choisir une question entre des milliers et d'en parler clairement en peu de mots. Enfin la troisième manière était quelquefois d'aborder le sujet brusquement, nettement, au moyen de quelque distinction ou définition qui indique le plan du travail.

Cette forme, recommandable dans tous les temps et pour toute espèce de dissertations, se voit par exemple

(1) Publié en anglais d'après le texte suédois, par Pulteney, édit. Maton, in-4°, 1805, p. 563-565.

dans la thèse VII sur les plantes officinales et le jardin d'Upsal (*Amæn.* I, p. 172) :

« Studium botanicum bifariam commodissime dispesci potest ; in cognitionem *Morborum* et cognitionem *Medicamentorum*. Necessaria ad cognitionem morborum sunt Anatome, etc..... Medicamentorum vera cognitio scientiam sibi deponit *naturalem*, etc..... Quapropter in omnibus fere bene institutis litterarum officinis sive Academiis duo necessaria semper observata fuere : *Nosocomium* et *Hortus botanicus*. »

Avant le premier paragraphe de la célèbre dissertation *Sponsalia plantarum* (*Amæn.*, I, p. 332), on lit :

« Vegetabilia, sensatione licet destituantur, æque tamen ac animalia vivere, probat *Ortus, Nutritio, Ætas, Motus, Propulsio, Morbus, Mors, Anatomia, Organismus*. »

Il reprend ensuite chacun de ces phénomènes dans des paragraphes distincts.

La dissertation sur le *Lignum Quassia* (*Amæn.*, VI, p. 446) commence par un paradoxe aussi clair que bref :

« Quoniam Sanitas sola felices et miseros discriminat ; *Medicina* quæ illam tuendam reficiendamve docet, mortalibus inter primas Scientias est reputanda. omnique studio excolenda. »

L'impulsion naturelle de Linné est toujours de distinguer, de classer. Il aime les classifications symétriques, et quelquefois il en abuse, comme par exemple dans sa distinction des douze âges de l'homme qu'il met en parallèle avec douze époques du jour et douze époques de l'année (*Amæn.*, VII, p. 331). Cette passion de classer détermine une clarté et une brièveté qui ne manquent jamais. Malheureusement les faits et les phénomènes naturels présentent beaucoup de

transitions et d'obscurités. Il a fallu renoncer à plusieurs des distinctions de Linné, mais plus tard, on a cru mieux classer les faits en imaginant des lois et des types. Ainsi toujours le besoin de classer s'est fait sentir pour être bref et clair, et Linné a donné un grand exemple à cet égard.

Il faut remarquer aussi les mots et les constructions qui caractérisent son style.

Rien ne fait présumer qu'il fut ce qu'on peut appeler un érudit (*a scholar*, comme disent les Anglais); mais, dans sa jeunesse, les cours se donnaient encore en latin, et cette langue était alors, pour les gens instruits, comme une langue vivante. On la savait, par la pratique, mieux que nous après dix ou quinze ans d'ennuyeuses leçons. Linné écrivait donc le latin avec aisance. Il n'y mettait pas de prétention, mais ses mots sont exacts, bien choisis, et ses phrases ne sont ni trop longues, ni compliquées par beaucoup d'inversions ou de membres incidents. La ponctuation, cette grande ressource inconnue aux anciens, est toujours juste. Comme elle est abondante, elle aide beaucoup le lecteur. Je puis dire, par expérience, qu'un médiocre et très médiocre latiniste comme moi n'a pas souvent besoin de relire une phrase de Linné pour la comprendre. Il n'est pas obligé de débrouiller de longues phrases dont les fragments se balancent, rattachés par d'obscures conjonctions ou modifiés par de lourds adverbès, comme on en voit dans Cicéron, Tive-Live, etc. (1). Linné ne

(1) L'obscurité et la pesanteur du latin classique ont souvent leur source dans l'abondance des *quando*, *quandoque*, *quemadmodum*, *tum*, *quum*, etc., qui ont ordinairement plusieurs sens. Ainsi : *quando* a deux sens (d'après le dictionnaire Novitius) : lorsque et puisque. *Quandoque* en a trois : quelquefois, un jour, toutes les fois que. *Quemadmodum* en a deux : comme et comment. *Vel* signifie ou et même. *Tum* veut dire alors, mais, aussi, non

prodigue pas les mots de cette nature, et il les prend dans leurs sens les plus ordinaires. Sous ce rapport, son style ressemble à celui de Pline, mais il n'en a pas la sécheresse, causée par des phrases excessivement courtes. Linné a de temps en temps des mots spéciaux, peu connus, qu'il prenait sans doute dans les ouvrages d'agriculture, architecture, économie domestique, etc. des anciens. Par exemple, dans une comparaison éloquente des cultivateurs et des bergers, tout à l'avantage de la vie pastorale, il décrit les travaux incessants de l'agriculteur en disant : « Agros sepibus muniet, proscindet, resulcabit, stercorabit, occabit, lirabit, inarabit, complanabit, runcabit, frugum manipulos colliget, exsiccabit, inferet, flagellabit, granorum acervos ventilabit et frumentum tandem dimetietur » (*Amæn. acad.*, IV, p. 145). Quand il veut classer les arbustes de la Suède, dans son *Frutetum suecicum* (*Amæn.*, V, p. 217), il n'emploie pas les expressions ordinaires des botanistes *frutex*, *suffrutex*, mais celles de *sentes*, *vepres*, *sarmenta*, *cremia*, qui ont toutes des sens distincts dans les auteurs de l'antiquité. J'aime à croire, pour diminuer ma confusion, que bien des littérateurs habitués aux classiques seraient obligés d'ouvrir une ou deux fois leur dictionnaire, s'il leur arrivait de lire ces passages de Linné.

Les citations d'auteurs latins n'indiquent pourtant pas qu'il ait lu beaucoup de leurs livres spéciaux. J'ai eu la curiosité de les compter en lisant ou parcourant les 171 dissertations des *Amœnitates*. Les citations latines y sont nombreuses, même en laissant de côté

seulement. *Cum* et *quum* ont je ne sais combien de sens. Il faut donc, au milieu des phrases, s'arrêter pour considérer dans quelle acception l'auteur a peut-être pris ces mots qui déterminent le sens général.

celles dont Linné ne mentionne pas l'auteur. Ce sont les poètes dont il cite le plus souvent des passages :

Ovide est cité	15 fois.
Virgile	13
Horace	11
Martial	6
Lucrèce	2
Lucain	2
Gallus	2
Pétrone	2
Ennius	1
Perse	1
Juvénal	1

Les prosateurs sont :

Pline, cité	13 fois.
Sénèque	6
Cicéron	4
Columelle	2
Plaute	1
Tacite	1

Il cite, en latin, trois auteurs grecs :

Hippocrate	6 fois.
Aristote	2
Plutarque	1

Enfin le texte de l'Écriture sainte est cité — toujours en langue latine, — cinq fois seulement (quatre fois l'Ancien et une fois le Nouveau Testament). Les personnes qui se plaisent à scruter les opinions religieuses d'autrui pourront discuter sur cette rareté, mise en opposition avec la fréquence des déclarations religieuses de Linné.

Les citations de toute nature sont plus nombreuses dans les volumes V-VIII des *Amœnitates* que dans les volumes I-IV, rédigés auparavant. Ainsi, elles n'étaient pas

des réminiscences d'ancien écolier, mais plutôt le résultat de lectures des classiques de plus en plus fréquentes.

Tout le monde sait combien Linné avait l'esprit poétique. Beaucoup de ses noms de genres ou de classes, et les termes de faune, calendrier de Flore, horloge de Flore, sommeil des plantes, etc., qu'il a imaginés, en sont la preuve (1). Sa manière de raconter des faits, quelquefois très vulgaires, ne l'est pas moins. Veut-il parler des effets de l'ivresse (2)? Il suppose un vieillard qu'on entraîne dans le temple de Bacchus (un cabaret). Une « Médée » lui verse « nectareum liquorem ». D'autres buveurs chantent déjà des chansons bachiques, mais ce sont des vers d'Horace et d'Ovide. La maîtresse de l'endroit, une « Circé », les excite à boire et les change en brutes. L'un aboie comme un chien, l'autre beugle comme un taureau, etc. Tous enfin se livrent à une orgie décrite avec une complète exactitude, mais dans des termes fort différents de ceux de quelques romanciers modernes. C'est aisé à comprendre pour nous qui savons à quelle source Linné puisait ses images et rajeunissait ses sentiments.

La lecture des poètes latins avait même aussi communiqué à sa prose une élégance, une douceur qui rappellent la poésie. Je citerai la première phrase d'une de ses thèses (3) :

« Tanta omnino est scientiæ naturalis, generatim

(1) C'est à tort cependant qu'on a attribué à Linné l'invention du mot *Flora*. Il y avait, avant la Flore de Lapponie, l'ouvrage de Boym, *Flora sinensis*, Vienne, 1656, traduit en français par Thévenot, 1696.

(2) *Inebriantia* (*Amæn. acad.*, VI, p. 189). Linné cherche à prouver, d'une manière fort amusante, que les boissons alcooliques, à mesure que leur dose augmente, font rétrograder un vieillard à l'état d'un homme fait, ensuite d'un jeune homme, puis d'un enfant, et le réduisent finalement à l'ineptie du nouveau-né. Toujours des classifications, et quelquefois des paradoxes à leur appui : une bonne chose et une mauvaise.

(3) *Fundamenta Entomologiæ* (*Amæn. acad.*, VII, p. 129).

sumpta, amœnitas atque utilitas, ut ab antiquissimis usque temporibus hominum ad se animos rapuerit, nec ulla sit ætas, quæ non ad incrementa ejus, dispari licet in diversis regionibus conamine et successu, quidquam contulerit. » — C'est une prose tout à fait simple, mais élégante et harmonieuse.

Ma conclusion est de dire aux jeunes naturalistes : Lisez Linné plus qu'on ne le fait maintenant, et lisez-le sous deux points de vue, le fond et la forme. Le fond est curieux comme histoire de la science. On y voit des erreurs, des théories hasardées, fausses, paradoxales (1), et d'autres qui ont servi de base à des théories modernes importantes (2). C'est une étude philosophique de la science qui fait naître des réflexions et des idées. Quant à la forme, Linné est toujours un grand maître. Rien n'égale ses divisions et ses définitions. Son latin est le meilleur qu'on puisse employer en histoire naturelle, car il n'exige pas de grandes connaissances pour être compris, et cependant il est agréable à lire et correct. Si tous les botanistes l'avaient étudié davantage, de préférence aux classiques, ils auraient conservé plus longtemps dans plusieurs branches de la botanique la langue qui était leur lien universel. Ce lien existe encore, lorsqu'il s'agit de descriptions proprement dites, genre d'écrits pour lequel le style de Linné sera toujours le meilleur des modèles.

(1) Voir : *De telluris incremento* (*Amæn. acad.*, II, p. 430); *Plantæ hybridæ* (*ib.*, III, p. 28); *Prolepsis* (*ib.*, VI, p. 324).

(2) *Metamorphoses* (*Amæn. acad.*, IV, p. 368).



Candolle, Alphonse de. 1880. "Du style de Linné, considéré comme modèle du Latin en Histoire Naturelle." *La phytographie; ou, L'art de décrire les végétaux considérés sous différents points de vue* 241–251.

View This Item Online: <https://www.biodiversitylibrary.org/item/69577>

Permalink: <https://www.biodiversitylibrary.org/partpdf/260811>

Holding Institution

NCSU Libraries

Sponsored by

NCSU Libraries

Copyright & Reuse

Copyright Status: NOT_IN_COPYRIGHT

This document was created from content at the **Biodiversity Heritage Library**, the world's largest open access digital library for biodiversity literature and archives. Visit BHL at <https://www.biodiversitylibrary.org>.